

inter
pôle

LE CHANT DES RUES

JOURNAL DE LIAISON DE L'ASBL « INTERPÔLE » • PARAÎT 2 FOIS PAR AN • N°8 • HIVER 2014/15
NUMÉRO SPÉCIAL « 50 ANS DE L'IMMIGRATION MAROCAINE »

1964-2014
50 ANS
D'IMMIGRATION
MAROCAINE
C'est du belge!



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Ville de Bruxelles, du CPAS de Bruxelles, COCOF, Région bruxelloise, Gouvernement fédéral, Loterie Nationale.



EDITO *Croiser nos mémoires, vivre ensemble*

Les événements organisés cette année par « Espace Magh », notre partenaire, à l'occasion des 50 ans de l'immigration marocaine en Belgique, ont permis de voyager dans le temps, mais aussi à travers les cultures... Celles, diverses, du pays d'accueil, la Belgique, celle du pays d'origine, le Maroc. Celles, nouvelles, issues de la rencontre, du mélange, du dialogue entre ces cultures. Avec l'asbl « Interpôle », sa maison de jeunes « L'Avenir d'Anneessens », et notre partenaire l'Union des progressistes Juifs de Belgique - Jeunes, nous avons voulu aller plus loin, et favoriser la rencontre entre deux communautés qui ont en commun un passé, une mémoire de l'exil et de la migration, du rejet, du racisme, mais qui ne se croisent pas assez souvent, alors qu'elles vivent dans les mêmes villes, le même pays.

D'aucuns se diront qu'il n'était pas évident de provoquer cette rencontre entre Belges d'origine juive et Belges d'origine marocaine, que trop de choses les séparent, dont un conflit au Moyen-Orient qui dure maintenant depuis 60 ans.

Nous sommes de ceux qui pensons que ce conflit, qui n'aura par ailleurs d'autre solution que politique, négociée, ne doit pas être importé dans nos quartiers, et même qu'on peut avoir des idées différentes, sur cette question ou d'autres, des religions, des convictions, des habitudes différentes, et se rencontrer quand même, apprendre à vivre ensemble.

Or, si certains préjugés, certaines idées préconçues existent dans la tête des uns et des autres, surtout du fait de l'ignorance, de la méconnaissance, nous croyons qu'il n'y a rien là qui ne puisse être surmonté par la rencontre des gens, et le dialogue. Nous croyons aussi que dans leur écrasante majorité, les membres des deux communautés aspirent à la paix et à la tolérance.

Deux groupes de jeunes, d'origines juive et marocaine, se sont donc rencontrés, ont sympathisé d'emblée, ont échangé leurs questionnements sur le passé migratoire de leurs anciens, sur les réalités migratoires d'aujourd'hui. Ils ont partagé un repas, ont visité ensemble un musée de la vie industrielle à Bruxelles (La Fonderie, à Molenbeek), ont interrogé des anciens des deux communautés, sur leur expérience de l'exil et de la migration, mais aussi des migrants plus récents, et ont pour finir exprimé leur sentiment sur tous ces témoignages.

La lecture de ces textes, accompagnés par de nombreuses photos évocatrices, dans les pages de ce numéro spécial de notre journal de liaison, permettra à celles et ceux qui le veulent, de prendre à leur tour connaissance de ces réalités humainement difficiles mais riches, ainsi que de la rencontre réalisée entre ces jeunes, en toute amitié, en toute fraternité.

Pour l'asbl « Interpôle »,
Serge Noël, Amina Bakkali, Rachid Barghouti, Youssef Ennay, Yassine Arbaoui, Mohamed Allouchi, Touria Bensallah.

Pour l'UPJB - Jeunes,
Julie Demarez

TÉMOIGNAGE

**PAR RAPPORT À TÉTOUAN,
BRUXELLES C'ÉTAIT UN GRAND
CHANGEMENT, C'ÉTAIT ÉNORME
POUR MOI. C'ÉTAIT TRÈS
DIFFICILE : QUAND JE SUIS
ARRIVÉ, C'ÉTAIT LE PREMIER
JOUR DE NEIGE.**

Témoignage de Mehdi

Je viens du Maroc, de Tétouan, dans les années 82. Je suis venu ici comme employé dans une agence de voyage. J'y ai travaillé jusqu'en 87, l'agence a fait faillite. Je me suis retrouvé au chômage pendant deux ou trois mois, et puis j'ai recommencé directement à travailler. Je suis venu ici pour travailler, et pas pour chômer. J'ai commencé avec les intérim, j'ai fait un peu de tout. J'ai reçu l'« Oscar » de l'intérim, parce que j'ai travaillé pendant six ans en intérim, sans un congé maladie. J'ai reçu un « Oscar » européen. Je peux travailler dans toutes les sociétés. Après l'intérim, je suis entré dans une usine de tabac, ici à Molenbeek, j'ai travaillé de 91 à 2001, pendant 10 ans, comme opérateur. Et de là, vous le savez, l'usine de cigarettes a fermé, ça a fait un scandale ici à Molenbeek, parce qu'il y avait beaucoup de monde, plus de 1000 personnes. Et de là, je suis resté un an à donner des CV à droite et à gauche, et puis on m'a engagé à la Fonderie, à Molenbeek, en 2002, ça fait déjà douze ans, ça passe vite ! Quand je suis arrivé ici je ne parlais pas très bien le français, parce que dans mes études au Maroc j'avais suivi l'espagnol. Au nord du Maroc, beaucoup de gens parlent l'espagnol. Au sud, on parle plutôt français. Mais enfin, même si je faisais des fautes, je pouvais me débrouiller en français. Je retourne presque deux ou trois fois par an au Maroc, pour mes vacances, mais retourner pour de bon, non, je n'en ai jamais eu envie. Pourquoi, parce que la génération avec laquelle j'ai grandi, ils sont presque tous partis à l'étranger, 85 ou 90% sont partis, en Espagne, en France, en Italie, en Belgique... dans le monde entier. On reste en contact par Facebook, internet... Quand je suis là-bas, avec ma famille ou les 10% qui sont restés, on se sent un peu étranger, en fait. Je suis né en 65. Je ne suis pas de la première génération d'immigrés, mais de la deuxième. Au Maroc, dans les années 80, il n'y avait pas grand-chose, pas beaucoup d'usines, pas beaucoup de travail. La première génération est venue depuis les années 60, jusque dans les années 80. Donc nous, nous n'avons pas été dans la mine, dans la sidérurgie, c'était déjà fini. A Tétouan, qui était déjà une belle ville, il y avait des usines espagnoles et françaises, et puis on a commencé à les déménager vers Casablanca, où il y avait plus de population, un grand port... Tétouan c'était plus petit, maintenant ça s'est élargi. On se déplaçait en taxi et en bus. Par rapport à Tétouan, Bruxelles c'était un grand changement, c'était énorme pour moi. C'était très difficile : quand je suis arrivé, c'était le premier jour de neige. Je suis arrivé à l'âge de 17 ans, en 81, au mois de novembre, le 16. Je suis arrivé en avion. C'était la première fois de ma vie que je prenais l'avion. C'était impressionnant. Vous êtes là en quelques heures, dans un autre climat, sur une autre planète... Je n'ai pas supporté le froid. Mais j'étais bien entouré, ça allait, je n'ai pas dormi dans la rue, dans la gare... J'ai dormi à l'hôtel, et puis trois jours après j'ai commencé le travail. Je n'ai pas eu de problèmes avec l'administration, j'avais tout préparé, tous les papiers, avant de partir. J'avais mon contrat d'employé avant de partir, tout était arrangé. Ce n'était pas un contrat d'ouvrier mais d'employé, alors ils ont accepté, parce qu'il y avait déjà beaucoup de chômage parmi les ouvriers, mais pas parmi les employés. Ensuite j'ai fait des allers retour Bruxelles – le Maroc, en autocar. Et j'aimais bien, parce que je ne me sentais pas seul en fait. J'ai été bien accueilli, dans une famille que je connaissais depuis le Maroc. Je travaillais depuis l'âge de 14 ans dans un hôtel au Maroc, et des groupes venaient. Et cette famille venait tous les ans, et je les retrouvais. Un jour ils m'ont invité en Belgique, et quand j'ai quitté le Maroc j'ai été chez eux. La première fois je suis resté un mois, ils avaient fait le nécessaire pour que je puisse avoir le visa touristique. Alors j'ai posé la question, est-ce que je peux venir vivre ici, en travaillant. Ils m'ont dit qu'ils étaient d'accord, sans problème, c'est une famille de Belges, des Flamands, ils parlaient le français parce qu'ils travaillaient tous à Bruxelles, les frères, les beaux-frères, les sœurs, les belles-sœurs, tous ils travaillaient à Bruxelles. Ils m'ont beaucoup aidé. Ils travaillaient

tous dans des ministères, c'est pour ça que ça a été plus facile pour moi d'obtenir tous les papiers. Mon plus beau souvenir de cette époque c'est quand j'ai fait mon premier voyage de retour au Maroc, en car, et mon retour en Belgique. J'ai fait le voyage en car, avec la société où je travaillais, donc j'ai un peu visité la France, l'Espagne... J'ai voyagé beaucoup au Maroc, mais là, c'est une autre mentalité. Mon plus beau souvenir, en fait, c'est quand j'ai été voir la Tour Eiffel, juste un mois après mon arrivée. Mon plus mauvais souvenir, par contre, c'était un contrôle de gendarmerie. En trente ans de séjour en Belgique, je n'ai jamais eu de problèmes, ni de contrôles, avec la police. A l'époque, c'était la gendarmerie. J'ai toujours ma carte avec moi, mais pas cette fois-là, j'étais juste devant chez moi. Je suis sorti, vers 8 heures du soir, c'était en hiver, j'ai été contrôlé. J'ai dit : j'habite juste ici, au troisième étage. Pas question de discuter ! Directement embarqué. Je n'avais jamais été contrôlé, et je ne l'ai plus jamais été. Ils m'ont quand même gardé jusqu'au matin. Il a fallu envoyer quelqu'un à la maison chercher mes papiers, après ils ont vu que c'était moi, ils se sont excusés, mais c'était le matin. Ils ont fait leur boulot, si on veut. Ils étaient à trois, je n'ai pas fait de scandale, je ne me suis pas bagarré, mais j'ai quand même paniqué. Quand je suis arrivé à Bruxelles, hormis la famille qui m'accueillait, je connaissais quelques personnes, des Marocains, mais je n'avais pas leur adresse. Il n'y avait pas encore les communications d'aujourd'hui, le téléphone, internet. Je suis resté en contact avec ma famille, mes amis, mes collègues au Maroc. On s'écrit toutes les semaines, je reçois des lettres lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi... La semaine suivante, de nouveau quatre ou cinq lettres. J'ai gardé le contact avec mes copains, mes amis, avant ça n'existait pas Facebook... Ensuite, je me suis marié, en 87, et j'ai eu des enfants. Je me suis marié avec une femme originaire du Maroc, qui est née en Belgique, je l'ai rencontrée en Belgique. J'ai quatre enfants, dont deux petites filles. Ils ont 14 ans, 16 ans et 24 ans. Ils vont à l'école néerlandaise. Moi je comprends un peu le néerlandais, mais je ne le parle pas. Après le travail, je fais du sport, du jogging, j'ai couru le marathon de Bruxelles, de 91 jusque 2004, j'ai toujours une heure, une heure dix, pour 20 km.

Témoignage d'Elsa

Je suis arrivée en 1973 du Chili, j'avais 6 ans. Suite à un coup d'Etat militaire, mes parents ont été obligés de quitter le pays par ce qu'ils étaient recherchés. C'est la vraie histoire : mes parents ont fui ! Ils sont médecins et travaillaient dans des activités de santé dans les bidonvilles. Et très vite, après le coup d'Etat militaire, ils ont été recherchés, et mon père a été mis dans un lieu tristement célèbre : le stade national du Chili. C'était un stade de football où on emmenait tous les gens qui étaient contre la dictature. Là, ils ont été enfermés, torturés, des personnes ont disparu. Mon père, pendant un mois, on n'a pas su où il était, et à ce moment-là, des gens se sont mobilisés et, dans ma mémoire (mais je devrais demander à mes parents), la Croix-Rouge l'a reconnu. Des instances comme la Croix-Rouge ou Amnesty vont dans les prisons pour dire : « Celui-là est là ». Donc, on ne peut pas

facilement faire disparaître quelqu'un à partir du moment où il a déjà été vu et reconnu. Si ce n'est pas le cas, alors il peut disparaître. Un soir, mon père a été relâché pendant le couvre-feu. A ce moment-là, il était encore probable qu'il se fasse tirer dessus, et donc une occasion de plus pour qu'il se fasse tuer. Il a couru dans les rues de Santiago et est arrivé chez ma grand-mère, et là, il y avait mon oncle, qui connaissait quelqu'un qui travaillait à l'ambassade de Belgique. Un soir, on est venu tous nous chercher à la maison et on nous a emmenés à l'ambassade de Belgique. On est restés enfermés. C'était une maison avec une seule toilette pour 150 personnes. On y resté trois mois avant qu'on nous donne la possibilité de sortir du pays. Nous étions donc sur le territoire belge là-bas, vu que les ambassades, ce sont des territoires du pays, mais en territoire chilien. Nous étions déjà en Belgique si vous voulez, mais il nous fallait l'autorisation pour aller jusqu'à l'aéroport. Finalement, on a obtenu l'asile politique.

En 1973, nous avions beaucoup de chance, quand on compare avec comment sont accueillis aujourd'hui les demandeurs d'asile. Je peux considérer que je fais partie des gens qui ont eu de la chance. On était très bien reçus, les exilés chiliens étaient très reconnus, car nous défendions des valeurs très fortes de solidarité, de justice sociale, qu'aujourd'hui encore nous défendons de manière très claire. Il y avait une éducation à la politique très forte au Chili. Les partis de gauche nous ont très vite reconnus. Moi je trouve que je suis une privilégiée sur beaucoup de choses. Nous n'avons pas rencontré de problèmes administratifs, c'est en cela que nous étions privilégiés. Quand nous sommes arrivés en Belgique, il y a plusieurs associations qui nous ont aidés, notamment Solidarité Socialiste, Caritas, et cela a beaucoup facilité notre intégration. Mes parents sont des intellectuels, ils ont à la base des facilités à comprendre le monde dans lequel ils arrivent. Je n'ai pas le souvenir de difficultés à ce niveau-là. Par contre, il y avait plus des difficultés de sens, de rapport à l'autre, de sensibilités (même en parlant la langue), ce qu'on appelle les codes sociaux. Aujourd'hui encore je perçois les différences quand je suis dans un milieu sud-américain ou belge. Mais voilà, toute la vie nécessite des adaptations face à ce que vous vivez. Quand on change de pays, les codes sont forts différents, mais on est tous des êtres humains. On change de pays et il faut faire cet effort de rapprochement et de tentatives d'approche de l'autre. La difficulté est plutôt là, mais encore une fois, je fais partie des privilégiés, même s'il y a des familles très traumatisées, des familles avec beaucoup de disparus, où les mères cherchent encore leurs enfants. Moi j'ai la chance de ne pas avoir vécu ça, mais finalement nous sommes quand même saufs. La tragédie est d'être séparé de ceux qu'on aime.

C'ÉTAIT UN STADE DE FOOTBALL OÙ ON EMMENAIT TOUS LES GENS QUI ÉTAIENT CONTRE LA DICTATURE. LÀ, ILS ONT ÉTÉ ENFERMÉS, TORTURÉS, DES PERSONNES ONT DISPARU.

En Belgique, il y a beaucoup de retenues, les gens sont très humbles. Il y a des non-dits. Ce n'est pas toujours verbalisable, ce genre de choses. Les références sont différentes au niveau musical par exemple. Pour ce qui est du statut de mes parents, du point de vue professionnel et social, la reconnaissance a été lente. Ils sont médecins, mais ici la compétition était grande. Ils avaient 40 ans en arrivant ici. Je pense que pour eux, cela a été difficile. Ils ont dû faire reconnaître leurs diplômes, alors qu'il n'y avait pas d'accords entre les deux pays, ils ont dû repasser des examens d'équivalence.

J'étais une petite fille de 6 ans qui parlait espagnol. Je suis arrivée en première primaire, donc j'ai dû apprendre à écrire une langue que je ne connaissais pas, donc je pense que j'ai eu beaucoup de problèmes de dyslexie, que j'ai fini par assumer et traverser. Le français était assez abstrait pour moi au début, mais on a très vite appris à parler le français. Un enfant est conscient de tout, l'essentiel on l'apprend tout de suite. On voit tout de suite ce qui est vital, et tu sais ce qu'il se passe. Je savais qu'il y avait des tortures, je savais que les gens souffraient et devaient se taire. Tu perds ton enfance très tôt. Je suis très heureuse maintenant, mais tu perds ton insouciance très vite.

Aujourd'hui, je me sens concernée par ce qui se passe au Chili, car c'est une histoire qui continue et qui est importante. L'Amérique latine est un laboratoire d'expériences humaines et sociales très importantes. Il y a des tentatives de changement social en Bolivie, en Uruguay, en Argentine, si pas gouvernemental, associatives. Tous les mouvements sociaux me touchent, peut-être un peu plus particulièrement là-bas, mais pas forcément. Ce qui se passe ailleurs dans le monde me touche ou me révolte aussi. Je suis retournée au Chili, et aussi en Argentine (je suis à moitié chilienne et à moitié argentine). J'ai fait un merveilleux voyage à travers l'Argentine. Je viens d'un pays où les gens immigraient beaucoup, il y a eu de grandes vagues d'immigration en Argentine (Italiens, Espagnols, Libanais) vers les années 30.

D'autres pays s'intéressaient au Chili au moment du coup d'Etat. Il y a quelques ambassades qui ont ouvert leurs portes (France, Suède, Belgique). Les gens s'y sont entassés à devenir fous. Il y avait des pays très solidaires. Si j'avais dû vivre cela en étant enfermée dans un centre fermé en arrivant en Belgique... je ne sais pas comment ces gens s'en sortent émotionnellement.

Avec ce que j'ai vécu, je crois avoir vécu un traumatisme, mais en plus, si tu es enfermé dans un centre, je ne sais pas comment tu t'en sors psychologiquement. Ne pas être reconnu dans sa souffrance est pire que tout. On a besoin qu'on vous dise : « c'est terrible, ce que vous avez vécu », et nous avons eu ça. Les gens qui actuellement sont remis en doute quant à leur histoire, je trouve cela désespérant. Il faut être attentif à comment on accueille les étrangers, comment on accueille l'autre.

Ce qui a été très dur pour moi était de quitter ma famille : ma grand-mère, mes oncles, mes cousins. Je vivais encore beaucoup à la maison et je n'avais pas encore réellement créé de liens forts avec des amis. C'est surtout ma famille qui m'a manqué. Je les vois quand on voyage. Ma famille est partie à son tour du Chili, dans les années 80, pour des raisons économiques. J'ai donc de la famille un peu partout maintenant.

J'ai gardé mes convictions politiques, bien sûr. Une conviction politique est une façon de sentir le monde, de l'approcher, donc je pense que cela ne change pas vraiment. Ce n'est pas un pays qui va changer ta conception du monde. Je suis arrivée petite, mais je ne vois pas que mes parents ont changé, ils ont gardé les mêmes opinions. Personnellement, je ne me sentais pas en sécurité. Le jour du coup d'Etat, il y a eu des bombardements. Je me rendais compte de ce qu'il



se passait. Il y avait des militaires partout dans la ville. Oui, je me sentais menacée. D'autant plus que mon père était en prison et porté disparu pendant un mois. Ma mère sortait le soir rechercher mon père.

On a vécu pendant des années avec l'idée que l'exil serait passer. J'ai un souvenir de la chambre de ma mère, avec une grande armoire et au-dessus les valises avec lesquelles on était arrivés, comme si on allait reprendre un jour ces valises et faire le voyage retour. Je pense que pendant 10-15 ans, on a vécu avec l'idée que nous allions rentrer dès que la dictature serait finie. L'espoir de ma mère de retourner en Argentine s'est fermé à cause de la situation administrative de mon frère.

On a fui en voiture, accompagnés par un diplomate de l'ambassade de Belgique qui se portait garant de la voiture qui nous emmenait jusqu'à l'aéroport. On est arrivés en Belgique en plein hiver, à Ostende, dans un centre de vacances qui nous a accueillis. Mes parents ont préféré partir à Bruxelles pour y demander l'asile, plutôt que de rester dans un petit village. Mon premier contact en Belgique a été avec une école catholique néerlandophone, à Ostende. C'était un peu surréaliste, on était un peu traumatisés. Pour fuir, nous avons eu les relations diplomatiques. Mon oncle connaissait un diplomate qui travaillait à l'ambassade de Belgique.





Témoignage d'Amir

Bonjour, c'est Theo, on est en compagnie d'Amir.

Tu es immigré de quel pays ?

L'Algérie

De l'Algérie ! Tu es de quelle ville ?

De la capitale de L'Algérie, Alger.

C'est bien là-bas ?

C'est un pays chouette, il y a du soleil presque toute l'année... Pas comme en Belgique. C'est un peu différent par rapport au climat, ..., et ouais c'est tout.

Et ça ressemble à Bruxelles ?

C'est un peu différent.

Et pourquoi tu es venu en Belgique, au fait ?

Je suis venu, parce que, au début, j'allais partir en France, parce que mon frère est là-bas, et par la suite il a été muté ici en Belgique, et par rapport à ça j'ai dû le suivre.

Alors ton frère travaille dans quoi ? Pourquoi il est parti en Belgique ?

Avant il travaillait, faisait des recherches en ... je ne connais pas vraiment son boulot suffisamment. Maintenant il travaille dans la boîte GSK, c'est une boîte pharmaceutique, et lui travaille dedans comme consultant en biostatistique.

Pourquoi est-il venu en France ?

Pourquoi il est venu en France ... parce que ... je ne sais pas grand-chose par rapport à son parcours, mais je pense qu'il voulait changer, mais je ne sais pas pourquoi.

D'accord, et ici tu fais des études de quoi ?

Je suis en polytechnique.

Ca va ? C'est pas trop compliqué ?

Non ça va, pour l'instant ça se passe bien, j'essaie de gérer ça, on s'adapte ...

Les études, c'est fortement différent entre l'Algérie et la Belgique ?

Ca concerne la science, donc c'est plus ou moins la même chose. Mais ça dépend le genre d'études que tu fais. Par exemple, là-bas, l'année passée, j'ai fait science technologie, ça n'a rien à voir avec polytechnique, c'est un niveau un peu plus bas. Mais je préfère ça parce que je veux me former et je veux être ingénieur plus tard.

Tu es en quelle année ?

Je suis en première.

En ce qui concerne les cotes, les études et tout ça, quelle est la différence ?

Il n'y a pas de grande différence.

Pourquoi es-tu allé en Belgique, s'il n'y a pas de grandes différences ?

Parce qu'ici, si tu regardes bien, c'est un pays développé, donc tu as plus accès à la technologie, à l'information et voilà.

D'accord. Quand tu es arrivé en Belgique, les relations avec les gens, l'école, il n'y a pas eu de problèmes ?

Non, il n'y a pas eu de problèmes, les gens ils étaient sympas. Au début, ils m'ont bien aidé, il y avait D., qui m'a bien orienté, et voilà.

Quel est ton objectif en faisant tes études ici ?

Mon objectif est d'avoir une bonne formation, être bien formé pour plus tard, avoir une vie stable, par exemple tu travailles à fond, tu te fatigues, mais par la suite tu seras récompensé par rapport à ton travail.

Et plus tard tu veux faire quoi ?

Si je deviens ingénieur, je ne sais pas dans ce que je vais me spécialiser pour le moment.

Dans quel pays vas-tu travailler ?

Je ne sais pas encore, c'est par rapport aux dispositions.

Donc si l'Algérie se développe plus, tu vas y retourner ?

Même si elle ne se développe pas, il y a moyen que j'y retourne.

Pour y voir la famille et tout ça ?

Ca, c'est normal, chaque vacances, tu vas la revoir. Mais il vaut mieux qu'une personne travaille pour son pays.

Est-ce qu'il y a un pays où tu aimerais aller vivre ?

Là, mon projet, c'est d'aller en Australie. C'est un de mes projets, je ne sais pas encore.

Pourquoi l'Australie ?

Je ne connais pas l'Australie, mais j'aimerais bien la découvrir... C'est une autre culture, d'autres personnes, il y a des kangourous ...

Tu fais cow-boy avec le kangourou...

Ouais, c'est ça.

Rires

Tu as fait le trajet pour venir en Belgique seul ?

Oui.

Tu es arrivé quand ?

La première fois c'était en 2012, après j'ai dû repartir parce que j'avais des trucs à régler, des trucs administratifs et tout, maintenant je suis revenu.

Donc niveau administration, il y a eu des problèmes ?

Oui, avant j'étais mineur et j'ai dû revenir, parce que c'est pas la même procédure quand tu es au lycée ou à l'université. C'est différent.

As-tu une petite amie en Belgique ou en Algérie ?

Maintenant, ni l'un ni l'autre, j'ai pas vraiment eu le temps pour une copine. J'étais en couple avec une fille, elle est toujours en Algérie, vu la distance et le manque de temps, elle se sentait un peu seule et on a décidé d'arrêter.

Et elle ne voulait pas venir en Belgique ?

Non.

Pourquoi ?

Parce qu'elle n'y a pas pensé, c'est pas dans ses projets.

Tu habites à Bruxelles ?

Oui.

Où ?

A Etterbeek, à côté de Pétilion.

Comment ça a été pour nouer des liens ? Ca se passe bien dans ton quartier ?

Dans mon quartier, je ne connais personne, les liens ici... j'ai de bons liens avec les gens, c'est sociable quoi.

Les gens sont fort différents, entre ici et l'Algérie ?

Ca dépend les fréquentations, mais c'est la même chose, parce que les amis, c'est à toi de les choisir, et donc si tu choisis les bons, il n'y aura pas de différence entre là-bas et ici. Parce que tu as toujours le même choix.

Et en ce qui concerne la nourriture, tu manges plutôt belge ou algérien ?

Je mange les deux, je suis musulman donc je mange des trucs hallal. Mais je mange tout, sinon c'est la même chose, ça ne me dérange pas.

Du coup, les gens sont plus accueillants ici ou là-bas ?

Accueillants ... ?

Est-ce qu'ici les gens sont chaleureux ? Est-ce qu'ils t'ont directement accepté ?

Ils m'ont directement accepté, je n'ai jamais eu de problèmes avec qui que ce soit.

Est-ce que si j'allais en Algérie, est-ce que je serais aussi bien accepté ?

Oui, déjà en arrivant la plupart vont t'accueillir, ils vont t'aider et voilà...

Avec ta famille, ça va, elle ne te manque pas trop ?

Oui, elle me manque, mais il faut faire avec.

Quelle était la réaction de ta mère quand tu es parti d'Algérie, elle était contente ?

Très contente, mais elle savait que j'allais lui manquer, donc tu vois elle est contente, mais en même temps elle pleure...

ATELIER D'ÉCRITURE DU 4 MAI 2014

COMMENTAIRES SUR LES TROIS INTERVIEWS RÉALISÉES.

MILÉNA

J'ai trouvé ces interviews assez bien analysées et complètes. C'est très intéressant de découvrir le parcours de personnes qu'on ne s'attend peut-être pas à avoir vécu de telles péripéties... On peut voir que ces parcours sont fort différents, et ont également des similitudes (par exemple la raison d'être partis pour le travail revient). Je suis assez admirative de leur courage, car partir de leur pays (qu'on le veuille ou pas), là où on a toujours vécu, et laisser beaucoup de choses derrière eux, pour un nouveau pays plutôt différent, et vivre une toute nouvelle vie, de nouvelles expériences dans un contexte pas pareil du tout. Ce projet, nous permet d'essayer de se mettre à leur place et c'est pratique car on n'en a pas spécialement tout le temps l'occasion.

PABLO

J'ai trouvé ça interpellant, c'est intéressant de savoir quels sont les parcours de certains pour qui la vie n'a pas été facile. Je n'ai participé à l'interview que d'Elsa Simon, ma mère, mais je vois qu'il y a des choses imprécises et incomplètes dans le dossier qu'elle avait dit pendant l'interview. Ce qui est aussi intéressant, c'est de voir qu'ils n'ont pas tous changé de pays de la même manière ; pour certains ce fut plus douloureux que pour d'autres, et il faut essayer de se mettre à la place de l'autre pour comprendre. Au final, j'ai beaucoup de respect pour ces gens qui ont « survécu ». Mais on voit bien dans ces interviews qu'il y a plusieurs sortes d'immigration, mais qui elles sont toutes les deux d'actualité. D'abord les jeunes qui cherchent du boulot, et pour les gens qui fuient pour ne pas se faire tuer ou maltraiter.

THÉO

Personnellement, je trouve que les deux premiers témoignages sont touchants et qu'ils révèlent cette incroyable capacité qu'ont eue ces deux jeunes hommes à s'adapter à un milieu qui était fort différent de leur origine. Cependant, je pense qu'ils ont tous les deux eu la chance d'avoir quelqu'un sur place qu'ils connaissaient déjà (une famille belge pour Mehdi, et son frère dans le cas d'Amir) qui ont pu leur procurer une aide considérable dans leur processus d'intégration. Leurs histoires sont à la fois fort similaires dans la forme, mais dans le fond, ils viennent de milieux complètement différents, et ont un parcours distinct peu ressemblant. Concernant la troisième et dernière interview, je trouve qu'elle se démarque des deux autres à cause du contexte historique et de la situation dangereuse de guerre civile au

Chili. Comme Elsa l'a bien expliqué, le plus dur pour elle n'a pas été de s'intégrer en Belgique, grâce au milieu social dont ses parents étaient issus, mais plutôt la fuite et les séquelles psychologiques causées par la guerre. Au final, ces trois interviews m'ont marqué par leur diversité, mais aussi le fait que ces trois personnes s'en sortent actuellement d'une manière admirable, quand on sait toutes les difficultés qu'elles ont eues dans leur passé.

Mes attentes pour la suite.

Je trouve que le projet est sur une bonne voie, et j'espère qu'il continuera de manière efficace pour que l'on puisse remplir tous les objectifs que l'on s'était donnés lors de la première rencontre.

TANIA

J'attendais de ces rencontres, ces interviews et ces visites, de pouvoir mettre des mots et des expériences sur ce dont on m'avait toujours parlé, ce qu'on m'avait appris à défendre à l'UPJB, à travers des manifestations, des discussions ou même des jeux. Le projet m'avait donc parlé, j'avais envie de faire des rencontres et d'au-delà des convictions prônées par l'UPJB, de faire des choses plus concrètes. La rencontre étant le moyen le plus concret d'en parler. Je trouvais que confronter des parcours de vie différents mais liés de près ou de loin par l'immigration, était un beau projet et au-delà du côté réflexion, je me disais aussi que, pour moi comme pour le groupe que je monite, les rencontres sont toujours bonnes à prendre et enrichissantes à tous les niveaux. J'ai moi-même été confrontée à différents types d'immigration, l'immigration juive d'une part, liée à une immigration massive, et l'immigration en venue des environs de la Serbie, liée à une guerre et des intérêts plus personnels.

En relisant les interviews je me rends compte des infinités de parcours qui s'axent autour du même sujet qu'est l'immigration, et que bien que les histoires diffèrent, on y retrouve les mêmes sentiments, points d'accroches. Du Chili au Maroc, la route est longue et l'histoire peu comparable, mais même si les objectifs sont différents pour chacun, les parcours relèvent pour tous d'une séparation souvent douloureuse au nom d'un meilleur avenir, ou d'un avenir tout simplement.

Je trouve aussi que les rencontres et les témoignages sont les meilleurs moyens de casser les idées toutes tracées, préconçues de l'immigration puisqu'on en voit ici les différents visages : forcée, politique, économique,... Et je pense qu'il est impossible de lire ces témoignages sans soulever le courage des personnes qui en ont été l'auteur, sans en être admiratif en vue de la force que selon moi elle nécessite. Tant durant le parcours du combattant et les embûches de ce "voyage", mais aussi par l'arrivée dans un pays et ces habitudes qui ne sont pas les nôtres.

SACHA

On est confronté quotidiennement à la migration, que ce soit dans nos familles, chez nos proches, ou encore, et surtout, dans les médias. Elle est la cause de toutes les bonnes choses pour certains. De tous les problèmes pour d'autres, mais on ne s'arrête que trop rarement sur l'histoire de l'homme ou de la femme qui quitte son pays, sa famille, à la recherche de liberté ou simplement de nouveauté. Ça fait du bien d'entendre les histoires de ces gens qui, dans l'espoir d'un futur meilleur, sont prêts à sacrifier beaucoup de choses... Je pense que rien que pour ça ces histoires valent le coup d'être entendues.

LOUISE

Je trouve ces témoignages très intéressants. Je pense que ça doit être difficile de quitter son pays en laissant tout derrière, car on est menacé, ou pour faire des études. Je crois que c'est plus facile de quitter son pays pour chercher du travail, car on est préparé, que de le fuir à cause de la guerre. Quand Mehdi a été arrêté par la gendarmerie, je trouve ça assez violent et je ne sais pas s'ils auraient procédé de la même manière si c'était quelqu'un de nos régions. Mais sinon, il a été bien accueilli. J'ai bien aimé rencontrer aussi ces personnes.

JÉRÉMIE

J'étais présent lors de l'interview de la maman de Pablo, Elsa, et j'ai ressenti qu'elle a une certaine reconnaissance envers la Belgique, car elle l'a accueillie. Quand je l'ai entendue, je me suis dit qu'elle a été très courageuse, car elle a dû tout quitter pour refaire sa vie dans un pays et un langage qu'elle ne connaissait pas. Même si elle s'est bien intégrée en Belgique, mais personnellement, je crois que ça aurait pris beaucoup de temps... Mais elle s'est plutôt bien intégrée quand on voit sa vie aujourd'hui.

Amir est aujourd'hui bien intégré à la Belgique, mais ce fut plus compliqué. Son histoire est très intéressante, il est venu avec son frère, mais il a quand même dû apprendre à vivre comme les personnes d'ici, car ce n'est pas la même culture et beaucoup de choses sont différentes. Il a vraiment bien appris et je crois qu'aujourd'hui il n'y a plus de différences entre Amir et les personnes d'ici. Et même si c'est pour les études qu'il est venu, en partie, je crois qu'en venant en Belgique il a vraiment bien appris.





MORTIMER

Pour l'interview d'Amir, cela m'a beaucoup touché. Il a rencontré des gens chaleureux et il n'a pas eu de problème. J'aime bien son dévouement à la polytechnique. Il a l'air vraiment concentré quand il s'agit de travail. C'est vraiment sympa tout ce qu'il entreprend (son rêve pour l'Australie etc.) J'aime beaucoup. Je reste curieux quant au mystère qui se crée autour de son frère. Et la fraternité est très touchante. Medhi a l'air dévoué dans son travail également. Il n'a jamais cessé d'espérer. Sa vie est incroyable, remplie de péripéties toutes plus intéressantes les unes que les autres. Il a eu de la chance en évitant les mines. Son témoignage sur la police démontre encore l'incompréhension des policiers belges. Il a l'air énormément dévoué.

La maman de Pablo a vraiment vécu quelque chose de dangereux. Elle a eu de la chance d'échapper à la dictature, et ce qu'elle a vécu a dû être très traumatisant pour elle. C'est une personne incroyable, très forte. Elle a survécu tous ses traumatismes, que ce soient les siens ou ceux de ses parents. Je trouve ça fascinant.

AVA

J'ai trouvé ces interviews très intéressantes. Ça m'a appris beaucoup, autant en les lisant qu'en les faisant. L'interview d'Elsa m'a particulièrement touchée ! Son histoire et tout ce qu'elle a enduré...

Ces textes m'ont bien montré comment se passent les immigrations, et c'est bien de voir que la plupart ont été bien accueillies et sont contents d'être ici en Belgique.

DENIS ET AMIR

La première rencontre était avec l'UPJB, un samedi au local d'« Interpôle », ils sont arrivés à une douzaine, on s'est sentis inondés. Ils étaient sympathiques, donc très vite on a sympathisé et un groupe s'est retrouvé à jouer à la

PlayStation 3 et l'autre à Jungle speed. La semaine d'après, on les a rejoints dans leur camps quelque part dans les Ardennes. Là, on a beaucoup travaillé sur les rencontres qu'on allait avoir et ensuite on a joué.

La première rencontre avec Amir, qui est aussi un participant du projet et coauteur de ces lignes, venu d'Algérie, s'est soldée par un lot de « Je ne sais pas/plus », malgré cela on a pu en tirer quelques informations concernant ces problèmes à changer de pays, surtout administratifs, et son irrésistible envie de faire le cow-boy sur un kangourou.

La même journée, on est parti interroger la mère de Pablo, chez elle. Pablo nous a superbement accueillis, et l'interview de sa mère nous a appris de nombreuses anecdotes et histoires la concernant. Elle nous a raconté l'horreur qui se produisit dans son pays, le Chili, lors de son exil, l'accueil qu'elle a eu en Belgique, qui était plutôt bon, son indignation vis-à-vis des centres fermés... Son interview nous a laissé émus, du moins pas indifférents...

Après de nombreux rendez-vous ratés, on a finalement pu interviewer Mehdi, qui fait partie de la seconde immigration, et travaille au musée de la Fonderie à Molenbeek.

Le seul hic de ces interviews, c'est qu'aucun des immigrés marocains ou juifs que nous souhaitions rencontrer, mais leur histoire est touchante, et ils ont tous très bien été accueillis en Belgique et n'ont pas eu du mal à s'acclimater, à s'adapter et à s'habituer dans notre pays.

OUSSAMAH

Sur les 3 premières interviews que j'ai lues. Pour celle d'Amir et de Mehdi, je connais, et j'ai connu beaucoup de personnes issues de ce genre d'immigration. Et pour moi je trouve ça normal de vouloir quitter son pays pour une condition de vie meilleure, ou pour pouvoir profiter de ce qu'on n'a pas près de chez soi. C'est dans le propre de l'homme de partir et d'aller découvrir le monde, et d'aller chercher ce dont il a besoin, même si cela se trouve loin. Par contre pour la mère de Pablo, je trouve ça courageux de sa part et je me sens triste pour elle d'avoir dû quitter

son pays, alors qu'elle ne l'a pas choisi. Tous ces choix se sont imposés à elle, mais comme je l'ai toujours dit : l'être humain a une grande capacité d'adaptation, et quand je vois ce qu'elle a accompli maintenant, et un aperçu de la vie qu'elle mène, le fils qu'elle a eu... Je trouve qu'elle ne s'en est pas trop mal sortie. J'espère juste qu'elle n'est pas trop nostalgique envers son pays et qu'elle pourra y retourner bientôt. Ce qui m'a le plus touché dans l'histoire d'Amir, c'est la force et le courage qu'il a eu de quitter sa bien-aimée, pour un avenir incertain dans un pays au climat si froid et aux gens moins chaleureux que le sien. Et pour cela je leur dit bravo à tous les trois.

TEMOIGNAGE DE MINA BUHBINDER

Pourquoi est-ce que tes parents ont immigré et dans quel contexte ?

Mon père était dans un milieu religieux. Il chantait à la synagogue. Il a voulu s'en éloigner, car il y avait de l'antisémitisme en Pologne. Les Juifs ne pouvaient pas étudier. Il n'avait plus de quoi vivre, de quoi manger. Il est donc parti rejoindre son papa en Allemagne. De là, il est parti à Anvers, où il avait un ami qui tenait une petite entreprise de tricot, qui lui a proposé de travailler dans l'usine. Ma mère étudiait et n'a pas pu poursuivre ses études à l'université, car les Juifs ne pouvaient pas étudier, et a entendu qu'à l'ULB à Bruxelles, on acceptait des étudiants étrangers et s'y est donc inscrite. Elle n'y est jamais allée, elle a travaillé dans une usine de tricot. Mes parents s'y sont rencontrés. En fait je ne connais pas très bien leur histoire, car mes parents sont morts pendant la guerre, et ce que je sais, c'est ce qui m'a été raconté par le frère de ma mère, j'ai donc dû chercher et comprendre par moi-même. Ma mère était fort malade, elle avait la tuberculose et j'ai donc été séparée d'elle, et j'ai été placée dans une institution pour enfants de tuberculeux, cependant qu'elle était dans un sanatorium pour y être soignée. J'ai donc déjà été séparée de mes parents avant la guerre. Mes parents venaient donc de temps en temps me voir. A ce moment-là, je devais avoir 3-4 ans. Vers 6 ans, ma mère était guérie, je suis retournée

en famille. C'était le moment pour moi d'aller à l'école. Je me rappelle que je n'ai jamais pu participer à la rentrée, car c'était au moment des rafles, on encadrait le quartier et on ramassait tous les Juifs qui traînaient... tous ceux qui portaient l'étoile. A ce moment-là, on m'a dit de retourner dans l'institution d'enfants de tuberculeux, et ma mère s'est cachée au sanatorium. Mon père, il est resté dans notre appartement. J'ai su plus tard, que dans la même maison, la locatrice du sous-sol cachait un aviateur anglais. Pour ne pas qu'on se doute de cela, elle a signalé à la commune que mon père était juif, elle l'a donc dénoncé et effectivement, on est venu chercher mon père qui a été emmené au 20ème convoi (les Juifs, pendant la guerre, étaient arrêtés massivement, « rafles », et emmenés par les nazis dans les camps de la mort, en convois de trains plombés). Ma mère a absolument voulu me voir, elle est venue me rendre visite avant de reprendre le train, où elle a été victime d'une rafle. Elle est donc partie avec le 22ème convoi en 44. J'avais encore un oncle et une tante qui vivaient en Belgique. Ma tante était directrice d'un orphelinat où j'ai été hébergée. C'est là que j'ai appris que j'étais juive... pour moi cela n'avait pas beaucoup de signification, mais petit à petit, on a appris ce qui s'était passé avec les Juifs et la Shoah. Je pleurais tous les soirs dans mon lit, comme les autres. On ne savait pas si nos parents allaient revenir. Je ne savais pas mettre des mots sur les sentiments. C'est sans doute un peu la peur qui nous envahit. Je savais que j'étais différente, mais ça ne se voyait pas physiquement. Quand on allait se balader et je voyais un agent de police, je prenais la main de quelqu'un, je me mettais de côté. J'avais peur de dire les choses. Mais j'ai eu de la chance, là où j'étais cachée pendant la guerre, les monitrices étaient sévères, mais il y en a une qui m'appréciait et m'emmenait chez elle pendant les congés. J'y retrouvais un peu de bonheur. En réalité, elle voulait m'adopter.

Sais-tu comment se sont passé les premiers rapports de tes parents avec la Belgique ?

Je crois que les gens ne savaient pas très bien ce que c'était les Juifs. C'était des étrangers, plutôt des Polonais. Ils ont été relativement bien accueillis. On avait besoin de force de travail en Belgique. Ma mère parlait français et mon père parlait yiddish (langue juive parlée dans l'Est de l'Europe avant la guerre, mélange d'hébreu et d'allemand).

Petite, tu ne t'es jamais sentie étrangère ?

A l'école, il fallait toujours que je me justifie. On me disait souvent « ma pauvre, vous avez souffert pendant la guerre ». Je n'aime pas trop la victimisation. Je voulais toujours me démarquer, me justifier : je ne suis pas sioniste, je n'approuve pas ce que les Israéliens sionistes font là-bas. J'étais orpheline de guerre. Les gens étaient au contraire plus attentionnés, plus curieux. Mais il s'agissait d'une autre époque, on ne parlait pas de ce qui venait de se passer. Ma grand-mère parlait un petit peu des camps, d'une manière presque légère... c'était ce qu'il fallait, c'était bien. Mes parents sont morts dans une catastrophe, un génocide. C'est sans doute la raison pour laquelle je suis plus attentive aux identités différentes, mais sans les valoriser, les séparer. Quand on veut absolument rester entre Juifs, entre étrangers, je trouve qu'il faut plutôt s'ouvrir aux autres et les comprendre, et essayer de trouver ce qui nous rassemble et pas ce qui nous différencie.

Es-tu déjà retournée en Pologne ?

Oui ! J'ai toute une famille en Pologne, et catholique. Le frère de mon père est retourné y vivre. J'y suis donc allée et y ai trouvé une famille très chaleureuse. J'ai connu mes cousins et cousines avec qui j'ai eu d'excellentes relations. J'ai aussi de la famille en Israël. Mon oncle et ma tante ne savaient pas quoi faire de moi, et il fallait donc me marier. Je suis allée là-bas où on m'a présenté des fils d'avocat, des futurs médecins, mais je ne parlais pas la langue... ça n'a pas fonctionné. Je suis partie au kibboutz (communauté agricole basée sur la solidarité et l'égalité, très nombreuses aux premiers temps des pionniers Juifs en Palestine) avec ma cousine, c'était un peu comme la colonie de vacances, mais toujours aucune rencontre. J'ai annoncé que j'avais déjà un petit ami, Léon, en Belgique. Nous nous sommes mariés deux ans plus tard.

Quel est ton sentiment aujourd'hui ?

Celui d'un enfant caché peut-être, mais... je n'ai jamais été fière d'être juive, même si je le dis plus facilement aujourd'hui. Dans mon engagement pour d'autres causes, je sens peut-être un peu plus la sensibilité des étrangers. C'est compliqué actuellement de faire accepter l'autre tel qu'il est. J'en sais moins que les autres, qui ont retrouvé leurs parents et qui ont vécu dans une famille. Je me dis juive, mais je ne l'associe plus à la religion. Pendant la guerre, quand il y avait des bombardements, tous les enfants devaient descendre dans la cave et on nous disait de prier pour que la guerre se termine. J'avais 7 ans, je priais, je priais et j'attendais mes parents. A la Libération, j'étais contente, j'étais en Belgique, pas trop étrangère... mais mes parents ne sont jamais revenus. Plus âgée, je me suis intéressée à ma judéité, et ce qui me plaisait là-dedans, ce sont les fêtes juives mais fêtées de manière non religieuse ; je n'y croyais plus. J'ai assez prié Dieu, mais je ne sais pas lequel... je préfère la justice de l'Homme. Je crois en l'Homme et je crois que l'Homme est capable du pire et du meilleur, et il faut essayer que les Hommes soient meilleurs. C'est cela mon objectif aujourd'hui. Par l'éducation, il faut rendre les hommes meilleurs et commencer tout petit. Je me suis dit que je commençais au jardin d'enfants et toute ma vie, j'y ai passé mes plus beaux moments. Les enfants sont finalement perméables, et c'est là que commence la fraternité entre les hommes, peu importe la couleur et l'origine, filles ou garçons.

TEMOIGNAGE DE MOHAMMED ALLOUCHI

Je m'appelle Mohammed Allouchi, j'ai 65 ans et je vis en Belgique depuis 1971. Je suis d'origine marocaine, plus précisément d'origine tangéroise.

Pourquoi partir ?

Je voulais me faire un peu d'argent. Ma sœur était déjà à Bruxelles, et tous ceux qui revenaient au pays racontaient la facilité de trouver du travail en Belgique. La première fois que je suis venu en Belgique, c'était en avion. J'avais essayé de prendre un bateau pour Gibraltar mais les douaniers m'ont refusé, prétextant que je n'avais pas de contrat de travail. C'est donc ma sœur qui m'a conseillé de prendre

l'avion avec elle pour passer la frontière. Ce que je fis. Là je n'ai eu aucun problème pour passer la douane.

Mes premières impressions quand je suis arrivé en Belgique. Ma sœur habitait dans les Marolles. J'ai un souvenir impérissable du quartier de la gare du Midi : gris, sombre et délabré. J'avais quitté une ville en bord de mer méditerranéenne et atlantique. A Tanger, le grand boulevard est beau et il est très agréable de s'y promener. Je m'étais dit que ça devait être encore plus beau en Belgique. Quelle déception pour moi alors d'être plongé dans la grisaille de Bruxelles.

C'est à Bruxelles que j'ai rencontré ma femme. Elle n'est pas du tout de la même région que moi au Maroc. Elle est de Berkane, près de la frontière algérienne et à peu près 700 KM séparent ma ville natale de Berkane. Quelque part, c'est mon départ pour Bruxelles qui me l'a fait rencontrer... Je me suis marié en 1974 et suis rentré au Maroc accompagné de ma femme, en train. Le voyage durait près de trois jours. On prenait un premier train de Bruxelles en direction de Paris, ensuite on changeait de gare pour reprendre un autre train en direction de Hendaye (gare française près de la frontière espagnole). Et pour finir, un dernier train vers Algéiras, avant de prendre le bateau pour Tanger.

Ce voyage de retour, je l'ai fait avec deux enfants en bas âge : Abdellah, l'aîné, et Mohamed, le plus jeune. C'était un voyage fastidieux avec les bagages, les enfants et 3 jours à changer de train, c'était pas facile...

En Belgique, mes démarches administratives ont été incroyablement facilitées par l'intervention d'un travailleur de la CSC, catholique, qui a rempli tous nos dossiers pour être en ordre par rapport à la législation belge du travail. A l'époque, on passait par un statut de travail reconnu par le permis de travail. On commençait avec un Permis B1, puis B2, puis B3, qui étaient des contrats provisoires. Ensuite seulement on pouvait accéder au Permis A qui était définitif. Mais c'était connu, nous, Marocains, on savait que la charité chrétienne facilitait l'accueil des immigrés. Aujourd'hui, cela a beaucoup changé. Les Belges avant étaient très ouverts et accueillants (pas comme au Maroc, mais quand même très accueillants !) Aujourd'hui, ils sont dégoûtés des comportements des jeunes générations.

Le café Djbel était connu à Lemmonier. C'était le rendez-vous des Marocains, un réseau qui nous a permis de ne pas être complètement dépayés. Cela nous permettait de nous informer sur ce qu'il fallait savoir comme par exemple où trouver un logement ou simplement savoir où trouver des magasins bon marché pour faire des courses.

Il n'y avait pas de mosquée ni de boucherie halal à chaque coin de rue, comme aujourd'hui. J'ai encore le souvenir d'acheter la viande chez un Juif de la rue de Mérode. Comme leur viande est cascher, les Musulmans aussi peuvent la manger.

Ce qui m'a beaucoup manqué du Maroc, c'était mes occupations habituelles : je nageais beaucoup en mer et je jouais au foot. Arrivé à Bruxelles, je n'ai pu renouer avec le foot que des années plus tard, grâce au club de football de l'Etoile Marocaine, mais en tant que membre du comité et plus en tant que joueur.

« Le Chant des Rues »

Périodique paraissant deux fois par an.
Disponible sur place, par courrier et sur le site de l'association : www.lechantdesrues.be

Animateur de rédaction :
SERGE NOËL

12 rue Locquenghien à 1000 Bruxelles
Tél. 02 217 75 12 — FAX : 02 217 63 12
asbl_interpole@hotmail.com

Editeur responsable :
RACHID BARGHOUTI

Ont collaboré à ce numéro :

Rachid Barghouti, Serge Noël, Youssef Ennay, Mohamed Allouchi, Amina Bakkali, Yassin Arbaoui, Miléna Decoster, Jérémie Potaznik, Mortimer Raz, Edgar De Wolf, Arthur Plat, Ketura Jinga-Mulelenu, Pablo Van den Bulcke, Ava Silovy, Zoé Georgoutsos, Louise de Wouters, Théo Ducarme, Tania Tounougou, Théo Braeckman, Julie Demarez, Amir, Oussamah Allouchi, Denis.

Graphisme et mise en page :
Traits d'union asbl

Dans le cadre de 50 ans d'Immigration Marocaine — C'est du Belge !
Un projet initié par l'Espace Magh. Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Région de Bruxelles-Capitale, la Commission Communautaire Française, la Ville de Bruxelles et le Fonds d'Impulsion à la Politique des Immigrés.